



Auclair Laurent, Abdelhadi Ewague et Benoît Hoarau.- *Les paysages gravés du Haut-Atlas marocain* (Paris: éd. Errance, 2018), 222p.

Les premières mentions de l'art rupestre au Maroc remontent au début de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle. Qualifié de "graffiti," il a été considéré au départ comme étant fruste, médiocre et sans intérêt artistique. Les découvertes allaient pourtant s'intensifier et confirmer son originalité, sa richesse et son importance scientifiques. En 1948, le Haut-Atlas livre aux chercheurs une extraordinaire profusion de représentations rupestres dont les figurations d'armes métalliques en constituent l'essentiel.

L'ouvrage ici concerné intitulé *Les paysages gravés du Haut-Atlas marocain* est conçu en 222 pages et illustré par une centaine d'images et de figures non numérotées. Il est édité chez Errance (Paris) en 2018 et décliné en 4 chapitres. Le premier nous offre une balade ethnoarchéologique dans les *Agdal* gravés du Haut-Atlas, le deuxième et le troisième sont consacrés aux questions toujours épineuses de la chronologie de l'art rupestre, tandis que le dernier revient d'une manière analytique et synthétique sur les paysages gravés.

L'ouvrage est tricéphale; il est le fruit d'un travail de terrain de longue haleine fourni par trois chercheurs de disciplines et d'horizons divers. Laurent Auclair est géographe, Abdelhadi Ewague est archéologue et Benoît Hoarau est anthropologue. L'interdisciplinarité nécessaire pour étudier les paysages est ainsi assurée.

L'ouvrage est exceptionnel à bien des égards. Ses particularités sont nombreuses, mais nous en retenons quatre:

1. En dépit de la richesse extraordinaire de l'art rupestre marocain, les synthèses qui lui sont dédiées sont extrêmement rares. En un siècle de recherches et de découvertes ininterrompues, le nombre d'ouvrages concernant l'art rupestre marocain est largement en deçà de l'importance scientifique qu'il présente en matière de la Préhistoire et de l'Histoire du Nord de l'Afrique. La connaissance de l'art rupestre marocain a été rendue possible uniquement grâce à une multitude d'articles. A cet égard, l'ouvrage ici présenté apporte un complément original et riche d'informations sur les aires rupestres du Maroc;

2. La région concernée par cet ouvrage, le Haut-Atlas en l'occurrence, est un espace charnière entre deux mondes: le Grand Sahara et le monde méditerranéen. C'est en effet un espace refuge eu égard à sa topographie, mais aussi un espace de développement des cultures et des civilisations depuis le Néolithique. Dans le domaine de l'art rupestre en particulier, la région recèle en effet, des témoignages gravés d'une culture encore très peu élucidée en Afrique du Nord, celle de l'apparition et de développement de la métallurgie. Les relations et les influences entre le monde méditerranéen et le Sahara sont à ce propos encore ambiguës.

3. L'approche adoptée par l'ouvrage est également innovante dans ce domaine particulier. La notion de "paysage" telle que définie par l'UNESCO ne renvoie

pas en effet à l'espace naturel d'une certaine spécificité, mais plutôt aux "*ouvrages combinés de la nature et de l'Homme*" comme indiqué dans l'article 1 de la Convention de l'UNESCO de 1972 concernant la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel. Le recours à la notion de paysage culturel ainsi défini permet une approche holistique des paysages gravés, sciemment appliquée ici aux aires gravées du Haut-Atlas;

4. Le cas spécifique des paysages gravés du Haut-Atlas est essentiellement façonné par la transhumance. La mise en relation entre la sacralité des *Agdal* régis par des droits coutumiers ancestraux et la production rupestre permettrait de replacer l'art rupestre dans le cadre chrono-culturel global des cultures des communautés anciennes et récentes. L'ethnoarchéologie ou l'ethnologie comparée adoptée par les auteurs leur a permis d'aborder des questions jusque-là peu étayées. La persistance d'un grand nombre de traits culturels très anciens chez les populations transhumantes actuelles du Haut-Atlas offre des éléments de réponse inédits pour interpréter certaines énigmes de l'art rupestre de la région.

Se basant sur les démarches méthodologiques ainsi mentionnées, les auteurs partent de l'hypothèse suivante: quelle relation, inscrite dans le temps long, pourrait-on établir entre les activités de transhumance encore en usage aujourd'hui dans le Haut-Atlas et les expressions rupestres figurées sur les supports rocheux de l'Oukaimeden, du Yagour, de Jbel Rat, de Tainant, de Jbel Azurki et de Telouet?

Les leçons de l'ethnoarchéologie et de l'ethnologie comparée suivies par les auteurs se rapportent à certains aspects caractéristiques des images rupestres étudiées. Il s'agit notamment des liens de la fécondité animale et de la fécondité humaine, des forces fécondantes souterraines relatives aux esprits (aux occupants des lieux engloutis), au pouvoir magique du métal comme matière prophylactique et redoutable, au culte funéraire des ancêtres illustré par l'association récurrente tumulus-art rupestre et au caractère sacré des limites territoriales entre les tribus souvent gardées par des saints vénérés par les protagonistes.

Bien que l'ethnologie comparée appliquée au domaine de l'art rupestre ait déjà démontré ses limites, les auteurs des "*paysages gravés du Haut-Atlas marocain*" en font leur démarche privilégiée pour expliquer des séquences majeures de l'art rupestre du Haut-Atlas, pour approcher davantage les raisons culturelles de l'acte de graver et pour aborder les fonctions symboliques des représentations jugées énigmatiques.

Les auteurs ont analysé les liens étroits qui existeraient entre les pratiques rituelles qui se déploient au sein de l'*Agdal* et certaines composantes gravées. Nous soulignons l'exemple séduisant de la profusion des "sandales" ou "empreintes des pieds" ou encore "podomorphe," terme beaucoup plus adapté au langage de l'archéologie rupestre, et leur probable relation avec le rituel de *Tada* (avec un *d* emphatique) relatif au tirage au sort qu'effectue les membres de deux tribus rivales pour la redistribution de leurs sandales amassée entre les membres des communautés rivales. La *Tada* constituait en effet une forme d'alliance entre des tribus en conflit et bien courante chez les sociétés amazighes. Elle prend des aspects multiples dont notamment le partage, par les hommes ou les enfants des deux tribus concernées, du lait des femmes. Le tirage au sort des souliers était également pratiqué. Pour les auteurs de l'ouvrage, la multiplicité des figurations représentant ce qui a été interprété par les chercheurs comme étant des "sandales" ou des "empreintes des

pieds” ne serait qu’une évocation de cette pratique ancestrale, d’autant plus que les pâturages d’alpage étaient certainement l’objet des conflits perpétuels entre les tribus transhumantes.

Par ailleurs, les figurations de scènes d’accouplement associées à des images de quadrupèdes (très souvent des bovidés) contiguës aux fissurations du support seraient, pour les mêmes auteurs, une invocation des esprits souterrains féconds.

La sacralité qui serait attribuée à certaines matières comme le métal expliquerait également la profusion des représentations métalliques souvent en association avec les figurations anthropomorphes. Le métal détient en effet, dans les civilisations méditerranéennes, une importance capitale, car il matérialise le génie de la transformation de la matière et incarne ainsi les secrets de la terre. Dans la mythologie grecque, seuls le forgeron et le berger détiennent les secrets du monde. Toutefois, les croyances et les pratiques religieuses ne seraient forcément pas les seules impulsions ayant mis en place les figurations rupestres du Haut-Atlas.

L’approche paysagère (autrement dit géographique), a favorisé aux auteurs une vision globale des paysages. Elle s’inscrit dans le temps long et reflète une évolution des paysages y compris la dimension culturelle et l’anthropisation des espaces. L’approche paysagère exige bien évidemment l’interdisciplinarité des études. Elle contribue à la construction d’une archéologie des paysages en se basant sur quatre éléments essentiels:

- Les modalités d’accès aux ressources naturelles et leur exploitation dans des espaces spécifiques comme celui des *Agdal*.

- L’usage des espaces dans une perspective communautaire selon des règles consensuelles coutumières.

- Les modalités de l’appropriation des espaces aussi bien par les individus que par les communautés.

- Les systèmes idéologiques en présence régissant les relations de sacralités avec les paysages.

Ce qui a abouti au fil des pages de cet important ouvrage à la mise en évidence et l’affirmation de la relation inextricable entre les gravures rupestres et l’exploitation des ressources naturelles.

L’élément central du paysage du Haut-Atlas est l’*Agdal*. L’ouvrage a fait la part belle à la notion et à la réalité de ce système ancestral. C’est un territoire spécifique anthropisé rehaussé au rang de la sacralité amenant Romain Simenel à le rapprocher d’un sanctuaire écologique faisant référence à la sacralité des lieux et à la profusion des saints (Simenel, 2012). Deux exemples majeurs ont été étayés par les auteurs: l’*Agdal* du *Yagour* et l’*Agdal* de l’*Oukaimeden*. Les deux espaces anthropisés et contenant des innombrables figurations rupestres sont respectivement gardés par les deux saints patrons: *Sidi Boujmaâ* et *Sidi Fares*. “Ainsi se dessine le contour des paysages culturels remarquables où le caractère sacré constitue le support des relations de l’homme aux ressources au fil des millénaires” (22).

A cet effet et dans la même perspective, les auteurs ont bien insisté sur l’interprétation de l’art rupestre du Haut-Atlas selon sa perception locale qui est en rapport avec ce qu’ils appellent les entités autochtones: les forces chtoniennes, les *jnoun* ou les esprits invisibles très ancrés dans l’imaginaire des populations depuis

toujours, et les Portugais “*bertqiz*” auxquels l’on attribue souvent tout ce qui échappe à la mémoire collective y compris l’art rupestre. Là se pose un sérieux problème de l’appropriation du patrimoine culturel par les communautés se positionnant en principe comme étant ses ayants droit.

La question de la chronologie de l’art rupestre a été également rappelée au travers du deuxième et du troisième chapitre. Bien évidemment, l’absence des datations physiques impose le recours à la datation relative se basant essentiellement sur les deux critères principaux; le style et le thème. Dès le départ, les auteurs ont fait le constat inévitable: le répertoire de l’art rupestre du Haut-Atlas montre un palimpseste de longue durée ayant vu succéder plusieurs phases de l’acte de graver. Ils ont ainsi défini cinq phases principales:

1. Une première phase ancienne attribuée au Néolithique saharien caractérisée par la prépondérance de la grande faune sauvage et du Bovidien, identique à celui du Présahara.

2. Une deuxième phase dite de “L’Homme de l’Atlas” (ou du Bronze ibérique) caractérisé par la profusion des armes: hallebarde, poignard, anthropomorphe de grandes tailles (parfois en grandeur nature) dont certaines scènes emblématiques du *Yagour* notamment comme la Triade de *Tifirt n’Ourgou*, le supplicé, l’homme *d’Israoun*, l’Homme à l’inscription, etc.

3. Une troisième phase qualifiée de “Disques ornés” ou de Bronze atlasique d’une technique stylisée, de petite taille, représentant des disques différemment ornés (boucliers).

4. Une quatrième phase se rapportant au “Libyco-berbère” habituel comprenant des cavaliers, des inscriptions, etc.

5. Et une dernière phase attribuée à la période islamique identifiée par des thèmes caractéristiques: *coumya*, podomorphes, signes indéterminés, parcellaires, armes à feu, etc.

Les auteurs couronnent leurs ouvrages par des questions inhérentes aux enjeux de la patrimonialisation. Ils font le plaidoyer d’une reconnaissance des paysages gravés du Haut-Atlas à l’échelle internationale et leur classement en leur qualité de “Paysages culturels” conformément à la Convention de l’UNESCO de 1972 concernant la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel. Toutefois, l’agropastoralisme méditerranéen auquel les auteurs attribuent les *Agdal* du Haut-Atlas semble relativement inadapté au contexte. Cela négligerait forcément la composante saharienne dans la construction de ces territoires pris ici dans leur sens anthropologique. Enfin, ne serait-il pas opportun et bien plus important d’assoier d’abord une patrimonialisation au niveau local pour éradiquer l’attribution fallacieuse au “*Bertqiz*” de nos propres biens culturels, garants de notre mémoire collective avant de penser à une patrimonialisation à l’international?

Mustapha Nami

Archéologue. Direction du Patrimoine Culturel
Ministère de la Culture Rabat